

6 DIVERSITÉ DANS L'USAGE DES EMPRUNTS : ANALYSE DES ANGLICISMES *DEADLINE, LOUSSE,* *SKILL, JOB, NOOB*

À la différence de la première partie du questionnaire qui portait sur l'usage des anglicismes en général, la deuxième partie proposait aux enquêtés une réflexion sur cinq exemples d'anglicismes concrets dont le choix a été décrit dans le chapitre 3.3. Le présent chapitre contiendra les résultats quantitatifs et qualitatifs de l'analyse. Ceux-ci devraient offrir un point de vue global sur la diffusion, la survie et la (pseudo) nécessité de l'emploi d'anglicismes en français québécois. Les données seront traitées selon le modèle des groupes linguistiques, selon le facteur diatopique et les variables âge et sexe.

La deuxième partie du questionnaire était introduite par une consigne générale avec la question fermée suivant : *Est-ce que les anglicismes suivants font partie de ton vocabulaire ?*

Ensuite, une série de questions était attribuée à chaque exemple :

ANGLICISME³⁰⁰

je le connais et je l'utilise je le connais mais je ne l'utilise pas je ne le connais pas

Au lieu de *cet anglicisme*, j'utilise plutôt :

Quand l'as-tu entendu pour la première fois ?

récemment il y a quelques mois il y a plus d'un an autre :

Dans quelle situation l'utilises-tu ?

à la maison avec des amis autre :

Dans quelles phrases concrètement l'utilises-tu ?

.....

300 Dans le questionnaire, ce titre a été remplacé par un anglicisme concret (donc *deadline, lousse*, etc.).

Selon ton opinion, ce mot est utilisé par :

- tous les francophones du Canada plutôt les jeunes francocanadiens
 uniquement les jeunes autre :

Dans le cadre de ce chapitre, les points de vue quantitatif et qualitatif de chaque anglicisme de notre échantillon seront traités d'abord séparément. Ensuite, la synthèse des analyses partielles aboutira à une réflexion sur les modalités d'usage des anglicismes par les jeunes Québécois.

6.1 *Deadline*

Le mot *deadline* est une composition de *dead* (adjectif qui veut dire « mort » en français) et *line* (nom qui veut dire « ligne » en français). L'origine de ce mot composé est liée à l'argot des journalistes américains. Avec l'acception de « time limit » (ce qui correspond à la « limite de temps » en français), ce mot est apparu en 1920 pour la première fois³⁰¹. Déjà l'évidence du fait que ni la prononciation ni l'orthographe n'ont subi aucune forme d'assimilation vers le français donne à entendre que *deadline* ne s'est pas diffusé largement ni n'est entré dans le langage familier.

6.1.1 Analyse quantitative de *deadline*

Depuis notre perspective tchèque, le degré de connaissance et d'utilisation de *deadline* au Québec a suscité plus de questions que de réponses. Plus de la moitié (58%) de ceux qui ont répondu (667 enquêtés) à la question sur la connaissance de *deadline* ont coché la possibilité 2, c'est-à-dire « je le connais mais je ne l'utilise pas ». Au moment de découvrir que 26% des adolescents québécois ne connaissent pas ce lexème du tout, nous nous sommes posé la question de pourquoi *deadline* s'est-il implanté davantage en langue tchèque qu'en français québécois dont le contact avec l'anglais est plus intense que celui entre l'anglais et le tchèque. En corrélation avec la phrase de Thor Heyerdahl citée dans l'Introduction de ce livre, les informations dépassent les frontières politiques créées artificiellement. Même si la République tchèque ne voisine avec aucun pays anglophone, les technologies telles que la télévision ou Internet ainsi qu'un contact étroit avec les gens de l'étranger ont fait entrer ce mot en tchèque où il s'est implanté car on en avait tout simplement besoin.

301 Online Etymology Dictionary : http://www.etymonline.com/index.php?allowed_in_frame=0&search=deadline&searchmode=none, [23/09/2014].

En tant qu'équivalents français, les jeunes ont énumérés *date limite* ou *date butoir* dans la majorité des cas. En tchèque, il existe aussi un équivalent, *termín*, dont le caractère commun et peu urgent a causé l'acceptation de *deadline* plus expressif. La connaissance active de *deadline* ne s'élève qu'à 16% chez les jeunes au Québec.

Une autre question qui nous est venue à l'esprit a été la connaissance de *deadline* selon les groupes linguistiques. La prémisse que nous avons adoptée avant de procéder à l'analyse, orientait notre réflexion vers l'importance du milieu anglophone, dont les locuteurs devaient être familiers avec ce terme anglais. La question qui reste alors est la suivante : est-ce que les 146 enquêtés du groupe anglophone représentent la majorité de ces 16% de locuteurs actifs ?

La connaissance active de *deadline* chez les anglophones est effectivement plus grande que dans les autres groupes. D'un autre côté, la conscience de son existence oscille entre 40% et 70% chez les adolescents des trois groupes linguistiques. Pour répondre à la question, nous avons compté toutes les réponses correspondant à la connaissance active de *deadline* et divisé par le nombre d'enquêtés anglophones : 32,3% d'entre eux en sont des utilisateurs actifs. Quant aux deux autres groupes, les utilisateurs actifs représentent 11% pour chacun. La réponse est donc oui, le mot anglais *deadline* est surtout activement utilisé dans la conversation par les jeunes anglophones.

Si *deadline* n'est pas installé dans le français des jeunes Québécois contemporains, il faut considérer l'aspect temporel pour évaluer la probabilité de son installation dans le futur. Cette évaluation peut se faire de plusieurs façons en combinant diverses données. Pour ce faire, nous opterons pour l'approche qui a le plus grand potentiel de deviner la contamination du vocabulaire : l'observation des réponses des utilisateurs actifs de *deadline*. Nous estimons que cette approche est la plus pertinente car seuls ceux qui emploient le mot en question dans la conversation peuvent stimuler sa diffusion dans le vocabulaire des autres.

La majorité écrasante des « deadlineurs »³⁰² (69%) déclarent connaître le lexème depuis plus d'un an, les trois groupes linguistiques confondus. En réalité, leur proportion est 85% si l'on additionne les déclarations « il y a plus d'un an » et « autre » : sachant que ceux qui ont indiqué l'option « autre » ont ensuite précisé que *deadline* faisait partie de leur vocabulaire actif depuis toujours, depuis l'enfance, depuis qu'ils étaient jeunes, toute leur vie, etc. Les réponses à la question sur la durée de la connaissance de *deadline* sont proportionnellement équilibrées dans les trois groupes linguistiques.

302 Terme utilisé par l'auteure de la recherche pour désigner les adolescents qui utilisent *deadline* activement.

Si le lexème fait partie du vocabulaire actif des locuteurs qui le connaissent depuis plus d'un an mais qu'il n'est pas entré dans le sociolecte des jeunes pendant ce temps-là, la probabilité qu'il puisse se répandre massivement parmi les jeunes est infime. *Deadline* va vraisemblablement rester devant les portes du français des jeunes Québécois et conserver ainsi son statut d'anglicisme.

Un autre point à analyser consiste en l'analyse situationnelle : dans quelle situation *deadline* est-il utilisé ? Tout comme dans les lignes précédentes, seules les déclarations des *deadlineurs* actifs seront prises en compte. Deux réponses concrètes « à la maison » et « avec des amis » et l'option « autre » ont été proposées aux enquêtés. Chez de nombreux questionnés, cette question a incité à une combinaison de réponses. Fréquents sont les questionnaires où les trois possibilités ont été cochées. Pour ne pas surcharger notre texte de chiffres, nous avons redistribué les réponses conformément à toutes les possibilités choisies³⁰³.

L'analyse a montré que les tendances à utiliser *deadline* dans des situations différentes varient d'un groupe linguistique à l'autre. Nous constatons que le lexème est utilisé par les jeunes du groupe anglophone proportionnellement à la maison et avec des amis. Ce fait prouve la stabilité de ce lexème dans le vocabulaire des jeunes de ce groupe, conformément à la durée de son inclusion dans ce vocabulaire. D'un autre côté, chez les jeunes du groupe francophone et, notamment, du groupe allophone, la tendance à utiliser *deadline* à la maison diminue. Il est plus présent dans le langage utilisé entre amis. Le facteur diatopique n'a aucune influence sur la variabilité des données : les données ne varient pas de plus de 13% au plus haut degré.

Pour conclure la partie quantitative, il reste à analyser la ressource « locuteur », c'est-à-dire par qui *deadline* est-il utilisé ? Les réponses proposées incluaient la variable diatopique (ou la diffusion géographique) et la variable âge. Pour analyser la détermination de ceux qui utilisent *deadline*, nous appliquons le facteur des groupes linguistiques et le facteur diatopique.

La première option « *deadline* est utilisé par tous les francophones du Canada » a été élue par 30% des anglophones en moyenne. La deuxième option « *deadline* est utilisé plutôt par les jeunes franco-canadiens » a attiré l'attention de 48% des enquêtés anglophones. La troisième option « *deadline* est utilisé uniquement par les jeunes » n'a été choisie que sporadiquement. L'option « autres » a été complètement négligée par les anglophones de Québec mais abondamment choisie par les anglophones de Montréal et de Gatineau. Cependant, la spécification des locuteurs qui incluent *deadline* dans leur vocabulaire représente une gamme très variée, par exemple : plutôt les vieux (30 ans et +), jeunes adultes (30 à 50

303 Par exemple, si un enquêté avait coché les possibilités 1, 2 et 3, nous avons ajouté un point à la réponse 1, un point à la réponse 2 et un point à la réponse 3. Le nombre total de réponses, utilisé pour déterminer le pourcentage, a été augmenté de deux points : un point étant déjà inclus dans la somme.

ans), jeunes bilingues (très bilingues), franco-ontariens, entrepreneurs, auteurs, écoliers, n'importe qui, etc.

Les réponses au sein du groupe francophone sont assez monotones : 47% de ses représentants déclarent que *deadline* est utilisé plutôt par les jeunes franco-canadiens. Parmi les réponses « autres », il y a des allusions sur l'âge, le statut socio-professionnel et l'appartenance géographique tout comme dans le cas du groupe anglophone.

Pour les allophones de Gatineau et de Montréal, *deadline* correspond au vocabulaire des jeunes francophones tandis que les allophones de Québec l'attribuent au vocabulaire de tous les francophones du Canada. Faute d'un nombre plus élevé d'allophones à Saint-Gabriel, nous ne pouvons inclure les analyses qu'avec un astérisque « * ». Une nouvelle information apparaît parmi les réponses des allophones ayant coché la réponse « autres » : les Québécois du milieu rural.

6.1.2 Analyse qualitative de *deadline*

L'analyse montre que *deadline* est un anglicisme diffusé disproportionnellement dans le monde (le Canada *vs* la République Tchèque, par exemple) et qu'il n'est pas fréquent ni identitaire chez les adolescents québécois. Au lieu de *deadline*, les jeunes Québécois utilisent plutôt *date limite*, *date butoir*, *date d'échéance*, *date de remise*, sporadiquement aussi *le travail est dû*, *tu dois avoir fini pour...*, *date finale*, etc. Exceptionnellement, les expressions telles que *borderline*, *date to finish*, *impasse* ou *lignement* apparaissent tout comme les locutions *je suis fini*, *dernière chance*, *si on ne le remet pas on va se faire chier*, etc.

Dans aucun des cas (et ceci est valable pour tous les terrains étudiés), les phrases concrètes d'utilisation n'ont été identiques. Des exemples les plus représentatifs³⁰⁴, nous en avons choisi quelques-uns:

- **Utilisateurs actifs francophones**

Le deadline pour ce travail est demain. (f, 15 ans, Gatineau)

Il faut que je remette mon travail avant le deadline. (f, 14 ans, Montréal)

On a un deadline à respecter. (m, 14 ans, Québec)

J'ai besoin d'un deadline. (f, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

- **Utilisateurs actifs anglophones**

Il faut le remettre avant le deadline, c'est quand le deadline ? (f, 15 ans, Gatineau)

Le deadline pour ce travail est ... (f, 14 ans, Montréal)

304 Selon nous, les exemples les plus représentatifs sont ceux qui apparaissent dans le questionnaire plusieurs fois sous forme presque identique ou légèrement modifiée.

Tu es vraiment proche de la deadline. (f, 14 ans, Québec)

Je suis bientôt sur la deadline. (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

Demain, c'est la deadline du projet d'éthique.

Le projet approche son deadline. (m, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

• **Utilisateurs passifs francophones**

C'est quand le deadline pour notre devoir ? (m, 16 ans, Gatineau)

Mon prof m'a donné un deadline pour le projet. (f, 14 ans, Montréal)

J'ai un deadline très serré. J'ai un deadline à respecter. (f, 15 ans, Québec)

C'est la deadline pour remettre mon travail demain. (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Le deadline du projet est dans deux semaine. (f, 16 ans, Gatineau)

Le deadline est ... (f, 13 ans, Montréal)

What is the deadline for the project ? (m, 14 ans, Québec)

Le deadline pour mon texte c'est demain. (m, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

Il faudrait lui donner un deadline. (f, 13 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Le genre de *deadline* est morphologiquement instable – il apparaît dans les exemples avec l'article (in)défini masculin aussi souvent qu'avec l'article féminin. Même si nous avons analysé les occurrences en appliquant le facteur des groupes linguistiques et le facteur diatopique, nous n'avons pas trouvé une règle systématique. Les exemples des phrases en anglais, notamment parmi les questionnés du groupe anglophone, ne sont pas rares. Dans tous ces cas, les phrases entières sont en anglais, il ne s'agit pas de franglais proprement dit. Le manque d'exemples pour les allophones actifs et passifs de Saint-Gabriel-de-Valcartier et de Québec est dû à un numéro limité de questionnés allophones.

6.2 Lousse

Lousse vient du mot anglais *loose* [lu:s] où, du point de vue morphologique, il joue le rôle de nom, d'adjectif, de verbe et d'adverbe. Son étymologie remonte au XIII^e siècle et son origine est liée au vieux norrois « sans *lausse* » lui-même lié au vieil anglais « sans *lēas* » de *-less*³⁰⁵. En français québécois, il remplit la fonction de nom, d'adjectif et d'adverbe. Son orthographe n'est pas stable et, même dans les dictionnaires, nous trouvons de nombreuses variantes de son écriture : *lousse*, *loose*, *louce* ou même *lousque*³⁰⁶. Malgré les divergences orthographiques, *lousse* fait partie du vocabulaire des Québécois depuis un siècle pendant lequel il n'a pas subi de grands changements sémantiques : en 1930, la Société du parler français au Canada l'a défini dans son *Glossaire du parler français au Canada*³⁰⁷ (avec les variantes d'orthographe *loose* en premier lieu et *lousse* en second lieu) de la manière suivante :

« 1° Lâche, qui n'est pas tendu, qui n'est pas serré [mention sur l'étymologie, voir plus haut], 2° ample, large, flottant, 3° libre, non-attaché, sans entrave, 4° de mœurs un peu légères, 5° Vaste, libre »³⁰⁸.

En guise de comparaison, quelques soixante-dix ans plus tard, Gaston Dulong dans le *Dictionnaire des canadianismes*³⁰⁹ l'a défini de la manière suivante :

« LOOSE, LOUSSE n. est adj. (angl. *loose*) : 1. Jeu, défaut de serrage. Serrer un écrou qui a du *loose*. Syn. Slack, 2. Mou. Syn. Slack, 3. Ample, flottant, 4. En vrac, 5. En liberté, non attaché, 6. Avoir le corps lousse (avoir la diarrhée), 7. Fig. Prodigue, qui dépense son argent sans compter. LOOSE, LOUSSE adv. *Tricoter lousse* : tricoter non serré. ».

Il apparaît également parmi les locutions figurées dans *J'parle en tarmes. Dictionnaire de locutions et d'expressions figurées au Québec*³¹⁰ : *Laisser, lâcher lousse* : laisser en liberté, la bride sur le cou, *ficher la paix, Prendre du lousse* : se détendre.

305 Collins Dictionary: <http://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/loose?showCookiePolicy=true> [16/12/2014].

306 Léandre Bergeron, 2002, *Dictionnaire de la langue québécoise*, Montréal, TYPO, p. 298.

307 Ce même dictionnaire a inclus l'entrée *slack* (L. Bergeron, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, p. 628) qui est, selon notre enquête qualitative, un synonyme plus identitaire que *lousse* et actuellement à la mode.

308 *Glossaire du parler français au Canada*, 1930, La Société du parler français au Canada, Québec, pp. 427-428.

309 Gaston Dulong, 1999, *Dictionnaire des canadianismes*, Sillery, Septentrion, p. 308.

310 A. Clas & E. Seutin, 1989, *J'parle en tarmes. Dictionnaire de locutions et d'expressions figurées au Québec*, Montréal, Canada, p. 110.

Le professeur Jean Forest, chasseur actif des anglicismes, a écrit par rapport à *lousse* :

« *Lousse* est comme le sucre, on le met partout, il se dissout et cause d'innombrables caries, de quoi vous gâter l'haleine pour de bon. [...] Pleines de choses deviennent *lusses* de par sa faute, les nœuds et les lacets, les écrous, les vis, la pierre, la brique, les dents, les boutons, les cordes et les câbles, le sol, la terre, la peau en vieillissant [...], les surveillants distraits dans les cours de récréation. »³¹¹

L'analyse quantitative et l'analyse qualitative des réponses de nos enquêtés démontreront si les jeunes contemporains perçoivent également *lousse* comme une carie.

6.2.1 Analyse quantitative de *lousse*

Presque trois cinquièmes des enquêtés (56,5%) ont indiqué employer *lousse* activement. Par contre, 16% des enquêtés ont indiqué ne le connaître que passivement. Un peu plus d'un quart des enquêtés (27,5%) ne connaissent pas le lexème du tout. Conformément à la durée d'apparition de *lousse* dans le vocabulaire québécois (voir plus haut), la raison qui expliquerait pourquoi le chiffre de connaissance active est aussi bas, pourrait consister en sa forme graphique. Cette constatation est basée sur le fait que certains anglicismes apparaissent presque exclusivement sous forme orale et que leur forme écrite ne doit donc pas forcément évoquer un mot connu aux locuteurs³¹².

En tant que variantes de *lousse*, les jeunes proposaient le plus souvent *grand*, *ample*, *pas serré*, *desserré*, *lâche*, *souple*, *slack*, etc.

Peu avant la répartition des questionnaires en groupes linguistiques, nous nous sommes aperçue d'un écart pour la ville de Montréal par rapport aux autres villes. Tandis que la courbe de déclaration d'usage dans trois villes québécoises est *grosso modo* identique et montre clairement une connaissance active de *lousse*, la courbe représentant la ville de Montréal déséquilibre le résultat autrement homogène : quasiment la moitié des enquêtés ne connaissent pas du tout *lousse*.

La durée d'implantation du lexème dans le langage des jeunes qui utilisent *lousse* activement varie, cette fois-ci, non seulement chez les Montréalais, dont seulement 53% des enquêtés l'ont entendu pour la première fois il y a plus d'un an, mais aussi chez les jeunes de Saint-Gabriel-de-Valcartier, dont 56% le connaissent

311 J. Forest, *Les anglicismes...*, *op.cit.*, p. 83.

312 Cette question a été abordée de manière détaillée pour décider sous quelle forme graphique présenter l'anglicisme *noob* (voir le chapitre 3.4).

depuis plus d'un an. Dans deux autres villes, ce pourcentage remonte à 81% dans le cas de Gatineau et à 74% dans le cas de la ville de Québec.

Les adolescents anglophones et francophones ont tendance à utiliser *lousse* avec des amis ainsi qu'à la maison ce qui n'est pourtant pas vrai pour les adolescents allophones qui l'utilisent moins à la maison.

Dans l'ensemble, les réponses des jeunes de Gatineau, de Québec et de Saint-Gabriel sont homogènes. Ce sont les réponses « à la maison » et « avec des amis » qui prévalent. D'un autre côté, dans le cas de Montréal, la méconnaissance active du lexème entraîne, de nouveau, une incertitude dans son classement et la réponse la plus présente est « autre ».

En ce qui concerne la diffusion de *lousse* à travers le Canada et malgré la discordance sur la connaissance de *lousse*, plus de la moitié des adolescents montréalais se sont mis d'accord sur la diffusion transcanadienne du lexème. L'ensemble des enquêtés³¹³ a presque écarté l'option d'une utilisation de *lousse* par « uniquement les jeunes » ce qui implique que *lousse* est un anglicisme sans connotation identitaire, entré ou en train d'entrer dans le langage familier.

6.2.2 Analyse qualitative de *lousse*

Quant à la durée de connaissance de *lousse*, les précisions qui apparaissent à côté de l'option « autre » bifurquent soit vers un usage beaucoup plus long que proposé (« depuis toujours, depuis ma naissance, toute la vie, etc. »), soit vers une inconnaitance complète (« jamais, pas du tout, juste là »).

Parmi les précisions d'une « autre » situation dans laquelle les jeunes utilisent *lousse*, les déclarations telles que « n'importe où, n'importe quand, avec tout le monde » sont apparues. Chez les adolescents montréalais, où l'option « autre » a été cochée par 35,2% des enquêtés³¹⁴, les précisions les plus fréquentes ont été « nulle part, jamais, je ne l'utilise pas ».

Pour illustrer l'emploi de *lousse*, ainsi que sa place dans le langage des jeunes enquêtés, observons des exemples de phrases concrètes proposées par les enquêtés, réparties selon les groupes linguistiques et l'activité d'usage :

- **Utilisateurs actifs francophones**

Allez ! On se lâche lousse ! (m, 16 ans, Gatineau)

Je suis lousse pour la soirée. (f, 13 ans, Montréal)

Le professeur est lousse avec ses élèves. (f, 16 ans, Québec)

313 À Québec, aucun des enquêtés n'a choisi l'option « uniquement les jeunes ».

314 À Gatineau, le pourcentage représentant l'option « autre » était de 21,3%, à Québec 14,3% et à Saint-Gabriel-de-Valcartier 15,5%.

J'ai du lousse ce soir ou enfin y³¹⁵ me donne du lousse ! (f, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs anglophones**

Je donne du lousse à mon fil de pêche. (m, 16 ans, Gatineau)

Mon bandeau est lousse, il arrête pas de tomber. (f, 12 ans, Montréal)

Laisse-moi un peu de lousse... (f, 14 ans, Québec)

J'ai encore du « lousse » avant la date limite. (f, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

J'avais beaucoup de lousse dans ce projet. (m, 16 ans, Gatineau)

Ce bouleau est lousse ! Le vis est lousse ! Etc. (m, 12 ans, Montréal)

Mes pantalons sont lousSES. (f, 16 ans, Québec)

Laisser du lousse. (f, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

La corde est lousse. (m, 15 ans, Gatineau)

Ma mère est lousse avec moi. (m, 14,5 ans, Montréal)

La corde est lousse. Donne du lousse. (m, 16 ans, Québec)

Laisse-moi du lousse. (m, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Il y a trop de lousse ici. (m, 16 ans, Gatineau)

Ton résultat est lousse. (m, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

Je te laisse du lousse. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

des cheveux lousSES (f, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Il ressort des exemples cités que *lousse* trouve son champ d'emploi dans le domaine matériel concret (bouleau, vis, corde *lousse*), dans le domaine abstrait (laisser/avoir du *lousse*) et dans la description de qualité humaine (ma mère est *lousse*).

Du point de vue morphologique, *lousse* est de genre masculin en tant que nom, il s'accorde en nombre avec le nom auquel il s'attache et il peut être accompagné

315 y = il

d'un article partitif. La forme graphique de *lousse* opacifie l'emprunt : elle est déjà trop adaptée au système orthographique français.

6.3 Skill

Provenant du vieux norrois *skil* avec la signification « discernement, ajustement » à l'époque³¹⁶, *skill* désigne une « habileté, compétence, talent » en anglais contemporain. En français du Québec, le lexème possède la même signification.

6.3.1 Analyse quantitative de *skill*

Skill est répandu et connu, soit activement, soit passivement, par plus de 81%, et, à Gatineau, même par plus de 96% des adolescents qui ont participé à l'enquête. La preuve du succès de la diffusion de cet anglicisme réside dans sa connaissance active par les jeunes enquêtés, et surtout parmi les jeunes de Gatineau. En effet, 79% d'entre eux déclarent l'employer dans leur discours au quotidien. De l'autre côté de cette échelle imaginaire se trouve la municipalité de Saint-Gabriel-de-Valcartier (52%) suivie de Montréal (58%) et Québec (59%) où le taux de connaissance est légèrement plus élevé. L'écart de pourcentage dans le cas de la connaissance passive de *skill* n'éloigne les deux extrémités de l'échelle que de 13% (la connaissance passive à Montréal remonte à 30%, à Gatineau à 17%). Ainsi, le taux global de la connaissance (active et passive) de l'anglicisme *skill* est équilibré. Selon l'analyse des déclarations des enquêtés, la méconnaissance du lexème augmente au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la frontière de l'Ontario (Gatineau 4%, Montréal 12%, Québec 16%, St-Gabriel-de-Valcartier 19%).

À la différence des deux anglicismes analysés précédemment, *deadline* et *lousse*, l'exemple de l'anglicisme *skill* nous permettra d'observer les enjeux de l'emploi d'un anglicisme diffusé de manière *grosso modo* équilibrée chez les adolescents de tous les milieux linguistiques et sur tout le territoire québécois.

La connaissance active de *skill* est supportée par le facteur diachronique. 63% des enquêtés utilisent *skill* depuis plus d'un an. Les valeurs qui apparaissent sont néanmoins comparables avec les valeurs de *lousse* et de *deadline*. Pourtant, le taux de connaissance active des trois lexèmes diffère considérablement. Sur la base de cette argumentation, nous pourrions formuler une conclusion : le niveau de connaissance active d'un anglicisme ne dépend pas de la durée de connaissance de cet anglicisme. En d'autres termes, une durée plus longue de connaissance n'implique pas une activité plus grande de l'usage : $\uparrow t \neq \uparrow A$.

316 Online Etymology Dictionary : www.etymonline.com/index.php?term=skill, [03/01/2014].

En moyenne, 65% des enquêtés des trois groupes linguistiques affirment employer *skill* surtout avec les amis. Les précisions de l'option « autre » comprennent divers sports (surtout le soccer et le patinage artistique), école, Internet et différents types de jeux.

Pour vérifier de plus près si *skill* est vraiment aussi homogène qu'il ressort des graphiques ci-dessus, regardons les enjeux diaphasiques de cet exemple d'anglicismes en interconnexion avec la variable diatopique.

L'analyse a montré que l'insertion de *skill* dans le vocabulaire des jeunes Québécois est homogène. Et ceci des points de vue des groupes linguistiques et de l'âge. Une petite nuance est observable en appliquant le facteur diatopique : à Montréal et à Québec, villes avec une attitude tout à fait différente envers le statut de l'anglais au Québec, *skill* conserve plus le trait générationnel qu'à Gatineau et à Saint-Gabriel.

L'inclusion de la variable sexe a apporté une nuance aux analyses présentées ci-dessus. Même si les déclarations des garçons sur la connaissance du lexème oscillaient autour du même niveau (l'écart de leurs témoignages n'est pas supérieur à 9% dans tous les sites), la divergence des déclarations des filles sur le même sujet saute aux yeux comme le démontre le graphique ci-dessous.

En comparaison avec les déclarations des garçons, l'emploi actif de *skill* égale la connaissance passive chez les filles sauf à Gatineau, où *skill* fait partie du vocabulaire des filles presque au même niveau que du vocabulaire des garçons. Selon les exemples de situations d'utilisation de *skill* fournis par les enquêtés, nous déduisons que l'écart entre les déclarations des garçons et des filles sur la connaissance active de *skill* est probablement dû aux milieux plutôt masculins (sports, jeux vidéo) où *skill* est utilisé régulièrement. Cette explication ne répond pourtant pas à la divergence entre les réponses des filles de Gatineau et des filles des trois autres régions.

Les déclarations des enquêtés des quatre milieux prouvent que l'anglicisme trouve sa place surtout parmi les jeunes francocanadiens : plus de la moitié des enquêtés déclarent que *skill* est employé majoritairement par les jeunes francocanadiens. Pour presque 40% des adolescents de la ville de Québec, cet anglicisme est également commun à tous les francophones du Canada. Un quart des enquêtés de Gatineau et de Montréal estiment qu'il est employé uniquement par les jeunes.

6.3.2 Analyse qualitative de *skill*

En tant que synonyme de *skill*, les jeunes³¹⁷ ont indiqué « talent »³¹⁸ ou, moins fréquemment, « habileté »³¹⁹ ou même les deux possibilités. Parmi les autres traductions, mentionnons encore « compétence », « force », « capacité » ou « aptitude ».

L'homogénéité dans la synonymie s'est révélée présente aussi dans l'exemple des phrases concrètes. La locution *avoir du skill* a été citée à plusieurs reprises sous formes différentes : au singulier (*skill*), au pluriel (*skills*), en connexion avec la première personne (*j'ai du skill*), avec la deuxième personne (*tu as des skills*) et avec la troisième personne (*il a du skill*) au singulier, avec une précision (*skill(s) en patin, au badminton, en peinture, au soccer, de cuisine, etc.*). À cause de la fréquence de la locution *avoir du skill* chez l'ensemble des enquêtés, nous ne spécifions pas l'auteur des exemples cités entre parenthèses. Parmi les exemples plus précis, mais toujours avec la signification de « talent » ou « habileté », nous pouvons citer l'exemple des phrases concrètes suivantes :

- **Utilisateurs actifs francophones**

Ce garçon a des skills de fou. (m, 16 ans, Gatineau)

« Un tel » sait faire des backflips, il a trop de skills. (f, 13 ans, Montréal)

Cela requière des skills. (m, 17 ans, Québec)

Es-tu avancé dans tes skills? (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

- **Utilisateurs actifs anglophones**

Shit, t'as de méchants skills. Skills ! Intense tes skills ! (m, 16 ans, Gatineau)

Les skills que j'ai comparés aux tiens sont meilleurs³²⁰. (f, 14,5 ans, Montréal)

J'ai passé mon test de skills. (f, 14 ans, Québec)

Il faut tel skill pour réussir à la plein de skill. (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

- **Utilisateurs actifs allophones**

Montre-nous tes skills ! (m, 15 ans, Gatineau)

Check mes skills (m, 14 ans, Montréal)

317 Les synonymes sont communs aux jeunes des quatre milieux étudiés et des trois groupes linguistiques.

318 Parfois au pluriel : « talents ».

319 Ou « habiletés », parfois écrit par les enquêtés aussi comme « abileté », « abilité » ou « habilité ».

320 Même si le comparatif « meilleurs » porte la marque du pluriel, l'orthographe de l'auteur dans la phrase déterminative ne respectait pas la concordance avec le pluriel « skills » : « Les skills que j'ai comparé au tien sont meilleurs. » Nous trouvons deux explications nuancées de ce fait : 1) l'auteur s'est concentrée sur la concordance de l'adjectif mais non sur les autres éléments de la phrase, 2) l'auteur n'est pas née au Canada mais en Floride et, comme ne nous savons pas depuis combien de temps elle vit au Québec, notre déduction mène vers l'explication que son français est correct au niveau phonétique mais garde des lacunes au niveau de l'orthographe.

Ça prend du skill pour faire. (m, 18 ans, Québec)

Tes « skills » dans ce sport sont élevés³²¹. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

Lui il a des skills pour ça ! (m, 16 ans, Gatineau)

Tu dois avoir des skills pour être bon en ce sport. (m, 14 ans, Montréal)

J'ai eu 100 skill. (f, 15 ans, Québec)

J'aime les ninja skills. (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

J'ai des skills pour jouer du piano. (f, 14 ans, Gatineau)

What a skill (f, 12 ans, Montréal)

Ce gars a des skills. (m, 14 ans, Québec)

J'ai des nouveaux skills dans ce jeu vidéo. (f, 16 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

Tu as « no skill ». (m, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

« Tu as des skills ! » (f, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

Bien que *skill* garde le statut d'anglicisme, il subit une assimilation sur le plan morphologique et, dans une certaine mesure, sur le plan phonétique. Celle-ci se révèle dans une articulation plus écartée de « i ». D'un autre côté, la prononciation de la forme au pluriel « skills » reste fidèle aux règles de la prononciation anglaise car le « s » final est prononcé malgré l'habitude du français. Sur le plan morphologique, *skill* est en général accompagné de l'article partitif (p.ex.³²² : *Il a du skill. Tu as des skills en peinture !*), de l'adjectif possessif (p.ex. : *Regarde ses skills !*) ou il reste isolé sous forme d'interjection (p.ex. : *Skills !*).

En somme, la déclaration de l'emploi de *skill* est uniforme chez les garçons mais très variée chez les filles. À Montréal, *skill* fait également partie du vocabulaire des adolescents dont la langue parlée au foyer est autre que le français ou l'anglais. Même parmi ceux qui emploient les anglicismes activement dans le discours quotidien, il y en a qui affirment que le français est menacé par l'anglais et que la protection du français de la part de l'État n'est pas suffisante. Dans le cas de *skill* qui fait partie de notre base d'anglicismes communs, l'appli-

321 L'orthographe de l'auteur ne respectait pas la concordance du participe « élevé ». Pour une explication possible de ce fait pour un auteur allophone, voir la note 320.

322 Tous les exemples sont issus de notre corpus.

cation du facteur diaphasique a révélé une divergence dans l'usage de *skill* chez les filles et chez les garçons. Enfin, les jeunes de la ville de Québec conçoivent le lexème *skill* comme moins identitaire en comparaison avec les enquêtés des autres terrains.

6.4 Job

La place de *job* [dʒɔb] dans le français québécois se caractérise par une stabilité de son usage dans le vocabulaire commun. Son contenu sémantique a évolué au fur et à mesure du temps et, actuellement, l'anglicisme sert de base pour la dérivation et pour la création de locutions figées. Selon Michel Voirol, *job* a été tout d'abord une manière à la mode pour certains milieux de désigner leur métier, puis, avec le développement du chômage, il a pris l'acception de « travail d'occasion »³²³. Conformément à cette explication, *job* de nos jours correspondrait le mieux à la signification « boulot » ou « petit boulot ».

Même si le genre de *job* a tendance à osciller dans le langage courant³²⁴, il tend vers le féminin en québécois tandis qu'il est masculin en français standard³²⁵. Renata Isajlovic et Isabelle Martin commentent le fait dans leur livre que la moitié des anglicismes récents acceptent en québécois le genre féminin³²⁶, l'autre moitié le genre masculin, ce qui distingue la manière de l'acceptation des anglicismes dans le français québécois de l'acceptation dans le français métropolitain où les anglicismes récents tendent généralement vers le genre masculin³²⁷.

L'objectif de la recherche faite par Gilles Fortier a été une élaboration du vocabulaire disponible des élèves de 1^{ère} secondaire et de 5^e secondaire de l'Île de Montréal³²⁸. L'auteur de l'étude a dressé la liste des 11 500 mots les plus fréquemment utilisés par les jeunes : *job* (et aussi *lousse*) a trouvé place dans cette liste.

Grâce à sa forme et à son potentiel d'emploi, *job* sert de base pour de nombreuses dérivations. Lors de la consultation des dictionnaires, nous avons trouvé que plusieurs mots dérivés ont été lexicalisés. Par exemple, Robinson et Smith ont présenté des formes dérivées de *job* avec leurs équivalents en anglais et en

323 M. Voirol, *Anglicismes et anglomanie, op.cit.*, p. 38.

324 M. Bélanger, 2004, *Petit guide du parler québécois*, Outremont, Stanké, p. 214.

325 Lionel Meney, 2003, *Dictionnaire québécois-français. Pour mieux se comprendre entre francophones*, Montréal, Guérin, p. 1009.

326 Parmi les exemples de genre féminin, elles mentionnent aussi *job*.

327 Renata Isajlovic & Isabelle Martin, 2003, *Québécois-English, English-Québécois. Dictionary & Phrasebook*, New York, Hippocrene Books, p. 243.

328 Gilles Fortier, 1993, *Le Vocabulaire des adolescents et des adolescents du Québec*, Montréal, Les Éditions Logiques, p. 96.

français de France ainsi qu'ils ont noté les différences par rapport au genre et à l'orthographe si c'était le cas³²⁹ :

Tableau 8 : Dérivations de *job*

Québec	France/Québec	anglais
job, jobbe*, djobbe* (f)	job (m)	job
jobbine* (f)	petit travail	small job, odd job
jobbeur* (m)	intermédiaire ; entrepreneur ; travailleur à la pièce	middleman, retailer ; contractor ; piece worker
jobbeur (voir contracteur)		
jobber*	entreprendre à forfait ; bousiller	to work on contract ; to do piece work

Le *Glossaire du parler français au Canada*³³⁰ de l'année 1930 ne contient pas la variante *jobbine*. Par contre, on peut y trouver les entrées *jobber* et *jobbeur*. Le dictionnaire rédigé par Bergeron en 1981 précise que l'emploi de *jobbine* est « peu intéressant et peu payant »³³¹ et désigne un « emploi temporaire ou sporadique »³³².

La chaîne des dérivations la plus exhaustive que nous avons croisée pendant les consultations de nombreux dictionnaires, a été sans doute la chaîne présentée par Gaston Dulong dans le *Dictionnaire des canadianismes* : *jobbage* « action d'entreprendre un travail à forfait, de jobber », *jobber* (v.tr.), *jobette/jobine/jobinette* « emploi précaire, petit boulot, menu travail de courte durée que l'on fait pour arrondir ses fins de mois ou parce que l'on ne trouve pas de travail permanent », *jobbeur* (angl. *jobber*), *jobineur/jobineux/euse* « personne qui gagne sa vie ou qui arrondit ses fins de mois en faisant des jobines, des jobinettes, des petits boulots »³³³.

Les dérivées n'apparaissent pas dans les dictionnaires selon une clé logique, à savoir le choix des dérivés et leur inclusion dépendait toujours de l'auteur ou des auteurs des dictionnaires. Néanmoins, *job*, sous sa forme de base qui est en même temps la forme de base pour les dérivations, garde une place stable parmi les entrées dans les dictionnaires sur le français québécois.

329 Sinclair Robinson & Donald Smith, 1991, *NTC's Dictionary of Canadian French*, Lincolnwood, National Textbook Company, pp. 145, 149.

330 *Glossaire du parler français au Canada*, *op.cit.*

331 L. Bergeron, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, p. 114.

332 *Ibid.*

333 G. Dulong, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, pp. 288, 289.

À côté des dérivations, *job* fait partie de nombreuses locutions. Dans son *Petit guide du parler québécois*, Mario Bélanger donne l'exemple de la locution *faire une job de bras* : « Ils ont payé cet homme fort pour faire une job de bras³³⁴ ». Dans ce contexte, la locution veut dire « imposer une volonté par la force ». Deux auteurs anglophones, Robinson et Smith, mentionnent la locution *faire la (une) job à qn* avec la traduction « mettre qn à sa place, assassiner qn »³³⁵. Selon eux, cette locution est employée au Québec ainsi qu'en France. Une autre locution que nous avons trouvée lors de la vérification dans les dictionnaires, est *faire la job* qui veut dire « avoir une relation sexuelle »³³⁶. L'entrée *job* de ce dictionnaire de 1981 ne mentionne que cette locution, sans aucun équivalent français de *job*. Les variantes françaises n'apparaissent que sous l'entrée dérivée *jobbine* dont la signification, à la différence de *job*, est expliquée. Également dans le cas des locutions, Gaston Dulong a présenté un exposé de locutions approfondi³³⁷ : *faire une job* « euphémisme pour faire ses besoins », *faire la job* « castrer un jeune mâle (goret, veau, poulain) », *travailler à la job* « travailler à forfait », *faire la job, se faire la job* « masturber, se masturber ». Le dictionnaire *Argot & français populaire*³³⁸, imprimé en France, mentionne la locution *monter le job à qqn* avec la signification « le tromper, le duper ». Enfin, mentionnons encore deux locutions neutres : *avoir une job pour qn* « avoir un travail, ouvrage, tâche pour qn » et *être payé à la job* « à la pièce, à forfait ».

6.4.1 Analyse quantitative de *job*

Après avoir entendu par hasard plusieurs conversations des élèves « hors enregistrement », c'est-à-dire dans la rue, dans les moyens de transport, et feuilleté deux dizaines de dictionnaires où *job* apparaissait sur une base régulière, nous avons constaté que le pourcentage de ceux qui ne connaissaient pas *job* était insignifiant. Nous nous sommes attendue à ce résultat pour tous les groupes linguistiques et tous les milieux étudiés.

Cette idée a été confirmée par les analyses. Seulement six enquêtés (3 anglophones de Saint-Gabriel, 2 francophones de Montréal et 1 francophone de Québec) ont déclaré ne pas connaître *job* du tout. Bien que la connaissance active dépasse largement 80% des réponses à Gatineau, à Québec et à Saint-Gabriel, les Montréalais déclarent un niveau plus élevé de connaissance passive

334 M. Bélanger, *Petit guide...*, *op.cit.*, p. 214.

335 S. Robinson & D. Smith, *NTC's...*, *op.cit.*, p. 208.

336 L. Bergeron, *Dictionnaire...*, *op.cit.*, p. 113.

337 G. Dulong, *Dictionnaire...*, *op. cit.*, pp. 288, 289.

338 Jean-Paul Colin, 2010, *Argot & français populaire*, Paris, Larousse, p. 444.

(23% des anglophones, 14% des francophones et 26% des allophones). Le facteur des groupes linguistiques ne s'est pas révélé distinctif pour *job*.

Si nous prenons les réponses sur la durée de connaissance active de *job*, les enquêtés qui ont coché la possibilité « autre » au lieu des options proposées (c'est-à-dire : récemment, il y a quelques mois, il y a plus d'un an) ont complété cette option par la remarque « tout le temps, depuis toujours, depuis mon enfance / ma jeunesse, il y a longtemps », etc. Tout compte fait, on obtient 84,5% des enquêtés qui connaissent *job* depuis plus d'un an au moment de la passation du questionnaire.

Quant aux situations d'usage de *job*, les réponses ne diffèrent pas chez les anglophones ni chez les francophones : les jeunes de ces deux milieux linguistiques utilisent *job* à la maison ainsi qu'à l'école. Les réponses ont été quasi identiques également pour les enquêtés de tous les âges et des deux sexes, les groupes linguistiques pris en compte ou pas.

L'homogénéité sortie des déclarations sur la diffusion de *job* à travers le Canada est exemplaire. Seul un tout petit pourcentage des questionnés (8,6%) supposent que *job* est un anglicisme commun plutôt aux jeunes franco-canadiens qu'à tous les francophones du Canada (opinion de 91,4% des jeunes).

6.4.2 Analyse qualitative de *job*

Les synonymes de *job* que les enquêtés ont mentionnés le plus communément sont *travail*, *emploi*, *boulot* et *métier*. Dans la majorité des cas, les jeunes ont indiqué une combinaison de synonymes mentionnés dont le plus fréquemment *travail* + un autre synonyme. Parmi les autres synonymes proposés³³⁹, citons *profession*, *part-time job*, *mon devoir*, *taff*, *truc*, *tâche*, *labeur*, *jobine* ou *work*³⁴⁰ ou même *perte de temps* ou *pain sur la planche*.

Les phrases concrètes proposées par les enquêtés conjuguait les expressions (*se*) *trouver une job*, *chercher une job* ou *s'en aller à la job*. Sur les lignes suivantes, nous nous efforcerons de choisir des exemples issus de contextes différents pour éviter la monotonie. Sauf s'il n'y a pas d'autre option, les phrases stéréotypées apparaîtront.

- **Utilisateurs actifs francophones**

Il y a beaucoup de *job* à faire. (m, 15 ans, Gatineau)

Pis, est-ce que ça va, à ta *job* ? (f, 13 ans, Montréal)

339 Ce sont surtout les Montréalais qui ont prouvé une créativité développée quant aux synonymes.

340 Dans le sous-chapitre « Lousse », nous avons déjà observé la tendance à remplacer un anglicisme intégré ou en voie d'intégration dans le québécois : *lousse* -> *slack*, *job* -> *work*.

C'est quoi ta job ? (m, 15 ans, Québec)

Cette job-là a l'air cool. (f, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs anglophones**

Hier, j'ai regardé *Jobs de bras* à la télé. (m, 16 ans, Gatineau)

Ma job d'été s'est tondre le gazon. (m, 13 ans, Montréal)

Je n'ai plus de job. (f, 15 ans, Québec)

J'ai de la job à faire. (f, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

nouvelle job, job d'été, à la job (f, 16 ans, Gatineau)

Dans quelle job travailles-tu ? (f, 14 ans, Montréal)

C'est quoi le job d'été que tu as cette année ? (m, 14 ans, Québec)

J'ai trouvé une nouvelle job. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

Est-ce que tu t'es trouvé un job ? (f, 15 ans, Gatineau)

Comment va ton job ? (f, 12 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec³⁴¹

J'ai besoin d'un job. (m, 13 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Tu vas perdre ta job ! (m, 16 ans, Gatineau)

Ce matin, je suis allé à mon job. (f, 13 ans, Montréal)

Je vais au travail.³⁴² (m, 15 ans, Québec)

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

• **Utilisateurs passifs allophones**

aucun exemple pour Gatineau

T'as un job ? (f, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec³⁴³

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Les exemples d'emploi concret de *job* montrent que son genre est assez variable dans la pratique. Quelques propositions de phrases concrètes avaient un caractère plus descriptif que précis, par exemple : « quand je parle du travail de

341 À Québec, seulement 9 enquêtés francophones utilisent *job* passivement. Aucun d'entre eux n'a proposé de phrase concrète.

342 Le seul exemple de phrase d'un « anglophone passif » de Québec.

343 Un seul utilisateur passif de *job* n'a indiqué aucun exemple.

quelqu'un, de sa « job », quand je parle d'un travail à faire je dis que c'est une job, quand je parle à propos de mon avenir, quand je veux savoir leur travail, quand on parle de travail, quand on veut avoir un travail », etc.

Nous pouvons conclure que *job* est répandu de manière proportionnelle sur le territoire étudié. *Job* est loin d'avoir un caractère identitaire pour les jeunes de nos jours car il fait partie des anglicismes communs des Québécois.

6.5 Noob

C'était un néologisme complètement nouveau à l'époque de la passation des questionnaires, *noob* [nu:b] ne figure dans aucun des dictionnaires consultés. Selon le dictionnaire anglais unilingue en ligne *Collins Dictionary*³⁴⁴, il est une variante de *newbie* [nju:bi] dont l'origine est inconnue mais qui pourrait être issu de « new boy ». La signification de *newbie* et, par conséquent, de *noob* est un(e) « nouveau venu(e), spécialement en informatique ou sur Internet »³⁴⁵. Un des enquêtés a présenté une explication étymologique qui n'est pas conforme à l'explication du Collins Dictionary. L'enquêté émet l'hypothèse que *noob* viens de « new be ». Bien que cette présupposition soit basée sur l'étymologie populaire, la variante proposée (si elle avait lieu) par l'enquêté pourrait enfin être correcte. Un autre enquêté a proposé comme synonyme *newbig* ce qui indique que *noob* a un potentiel créatif et qu'il nous apportera probablement un matériel linguistique intéressant à étudier dans le futur.

6.5.1 Analyse quantitative de *noob*

Dans le chapitre sur la préparation du questionnaire³⁴⁶, nous avons parlé du dilemme orthographique. En guise de rappel : suite à de nombreuses consultations, nous avons tout d'abord utilisé la forme graphique *newb* avant de choisir *noob*. À cause de la vitesse et de l'autonomie des professeurs du Collège Saint-Charles-Garnier à Québec, les enquêtés de ce collège ont rempli le questionnaire avec la forme graphique originelle *newb* tandis que les enquêtés des autres collèges ont reçu le questionnaire avec la forme anglaise *noob*. Est-ce que la forme graphique aurait influencé les déclarations de connaissance de ce néologisme ? Effectivement. Les résultats de la ville de Québec diffèrent des autres villes. Tandis que

344 Collins Dictionary : http://www.collinsdictionary.com/dictionary/english/newbie#newbie_1, [10/02/2015].

345 *Ibid.*

346 Voir le chapitre 3.3.

les enquêtés francophones n'ont peut-être pas déchiffré *noob* sous l'orthographe proposée, les enquêtés anglophones l'ont identifié de même que tous les enquêtés des autres villes. En moyenne, 45% des enquêtés de toutes les villes sont des utilisateurs actifs de *noob*. Comme c'est un néologisme, ces chiffres élevés montrent que la langue française manquait d'une expression pour désigner une réalité nouvelle de l'informatique. D'un autre côté, seulement 21% des enquêtés soit ne le connaissaient pas du tout soit ne l'ont pas reconnu sous forme écrite. Dans le cas de *noob*, et jusqu'à un certain point aussi dans le cas de *lousse*, nous ne pouvons pas exclure que les enquêtés l'utilisent uniquement à l'oral et qu'ils ne l'ont simplement pas reconnu sous forme écrite.

En comparaison avec les autres lexèmes, la durée de connaissance supérieure à une année de *noob* ne dépasse que légèrement la moitié des déclarations des enquêtés (54%). Les précisions expliquant l'option « autre » (15% des enquêtés) sont à double tranchant : le premier groupe déclare connaître *noob* depuis toujours, le second groupe vient de le découvrir grâce au questionnaire.

Grâce au contenu sémantique du mot, qui renvoie au domaine de l'informatique, les déclarations des enquêtés sur les enjeux situationnels de l'emploi de *noob* confirment que celui-ci trouve sa place principalement dans le langage des jeunes. Seuls les anglophones l'utilisent légèrement plus que les autres groupes aussi à la maison. Les déclarations « autre », dont le nombre est considérable (autour de 35% pour chaque groupe linguistique), renvoient aux précisions telles que « Internet, frères, jeux vidéo », mais aussi « jamais » et « nulle part ».

Les opinions des enquêtés sur la diffusion de *noob* parmi les Canadiens sont très variables d'un groupe linguistique à l'autre. Selon les enquêtés de Montréal et de Saint-Gabriel-de-Valcartier, *noob* est répandu parmi les jeunes franco-canadiens. Selon les enquêtés de Gatineau, il fait partie uniquement du vocabulaire des jeunes. Enfin, les enquêtés de Québec penchent vers l'opinion que *noob* est présent plutôt dans le langage des jeunes franco-canadiens.

6.5.2 Analyse qualitative de *noob*

Les synonymes les plus fréquents de *noob* mentionnés par les enquêtés ont été *débutant*, *nouveau*, *nul*, *poche*, *mauvais*, *pas bon*, *idiot*, *nerd* ou les anglicismes *looser*, *queer* mais aussi d'autres expressions incluant les toponymes (p.ex. *chinois*) et les gros mots (p.ex. *fucker* ou *crétin-tricheur*).

Quelles phrases concrètes les enquêtés ont-ils écrites comme exemple ?

• **Utilisateurs actifs francophones**

Le gars, c'était un **** de noob. (m, 15 ans, Gatineau)

Haha ! Tu es un newb³⁴⁷ ! (m, 14 ans, Montréal)

Je torche tout les newbs de ce jeu. (m, 17 ans, Québec)

Tu es bien noob de penser cela. (m, 17 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs anglophones**

Tu es nul, espèce de noob ! (m, 16 ans, Gatineau)

Oh, mon dieu, c'est tellement noob ! (f, 13 ans, Montréal)

C'est une newb, je l'ai batue par trois points avec deux buts de Aguera et un de Tevez.

(m, 14 ans, Québec)

Check le noob. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs actifs allophones**

Le gars est noob. (m, 16 ans, Gatineau)

Je me sens noob de ne pas l'avoir su plus tôt. (f, 15 ans, Montréal)

Tu es un noob³⁴⁸ ! (m, 15 ans, Québec)

Ce gars est un « noob » à ce jeu. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs francophones**

Il est tellement mauvais, le noob ! (m, 16 ans, Gatineau)

Oh, mais qu'est-ce que tu es noob ! (f, 13 ans, Montréal)

Tu es newb.³⁴⁹ (f, 15 ans, Québec)

Je suis noob à ce jeu. (m, 15 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

• **Utilisateurs passifs anglophones**

Regarde, il joue tellement mal : c'est un noob. (f, 16 ans, Gatineau)

Mes amis se traitent de noob. (f, 13 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

You newb³⁵⁰. (f, 14 ans, Saint-Gabriel-de-Valcartier)

347 Même si l'orthographe proposée du lexème dans le questionnaire présenté à Montréal était *noob*, cet enquêté a spontanément utilisé la forme graphique que nous avons choisie dans une toute première phase de discussion sur la graphie.

348 La forme graphique que nous avons choisie et présentée dans le questionnaire distribué au collègue à Montréal était *newb*. Malgré cela, certains enquêtés des trois groupes linguistiques ont écrit *noob* comme exemple d'emploi.

349 Seulement 2 enquêtés sur les 19 francophones passifs ont présenté un exemple de phrase. Cet exemple était identique dans les deux cas.

350 *Noob* (proposé par nous) *vs newb* (utilisé par l'enquêtée).

- **Utilisateurs passifs allophones**

T'es un noob. (m, 15 ans, Gatineau)

T'as rien fait, tu es noob. (f, 14 ans, Montréal)

aucun exemple pour Québec

aucun exemple pour Saint-Gabriel-de-Valcartier

Quant à la graphie, les deux variantes proposées, l'une originale *newb* et l'autre modifiée *noob*, ont été utilisées par les enquêtés. Ce fait prouve que la graphie de cet anglicisme était instable au moment de la passation des questionnaires et que les jeunes oscillaient entre les mêmes formes que nous. Sur la base d'une étude minutieuse des exemples de phrases concrètes, nous constatons que les enquêtés se sont laissés influencer par notre proposition de graphie : dans les questionnaires remplis au collège à Québec, la graphie des jeunes qui prévaut est *newb*, par contre, dans les autres collèges, la variante prédominante est *noob*.

En ce qui concerne la morphologie, *noob* garde une seule forme au singulier et il est accompagné d'un article soit masculin soit féminin. Sa forme change au pluriel où il adopte la désinence. Sémantiquement, son emploi correspond à la signification « nouveau, débutant » mais aussi « mauvais, nul ».

Pour conclure, nous constatons que le caractère identitaire de *noob* est le plus ressenti à Gatineau, le moins à Québec. *Noob* est identitaire surtout pour les adolescents qui jouent aux jeux vidéo.

6.6 Synthèse de l'analyse des exemples d'anglicismes

L'étude de l'échantillon des anglicismes développée dans les pages précédentes a abouti à de nombreuses conclusions qui seront résumées dans ce sous-chapitre. D'abord, les exemples des anglicismes seront récapitulés les uns après les autres selon les analyses effectuées, ensuite, ces analyses seront synthétisées.

Deadline est géographiquement homogène. Comme il est connu surtout passivement par la majorité de l'ensemble des enquêtés, ceux-ci n'ont pas été capables de préciser son emploi avec une certitude absolue, notamment en ce qui concerne la durée de la présence de l'anglicisme dans leur vocabulaire, les enjeux situationnels et l'accord sur le groupe sociolinguistique qui s'en sert. En somme, *deadline* n'est pas identitaire pour les adolescents québécois.

Lousse est géographiquement hétérogène. Plus de 60% des enquêtés de Gatineau, de Québec et de Saint-Gabriel-de-Valcartier l'utilisent activement dans leur discours. Par contre, à Montréal, 43% des enquêtés ne connaissent pas du tout *lousse*. Ceux qui utilisent *lousse* activement ou le connaissent au moins

passivement, déclarent qu'il jouit d'un usage surtout familial, c'est-à-dire dans les conversations avec les amis et en famille. Pour cette raison, on peut conclure que *lousse* n'est pas identitaire pour les adolescents. Du point de vue diatopique, on peut néanmoins prétendre que *lousse* est identitaire pour la ville de Québec où 83% des enquêtés ont déclaré qu'il était connu de tous les francophones du Canada. Cette idée d'une diffusion massive sous-entend la présence de *lousse* dans le vocabulaire des habitants de la ville de Québec. Les chiffres qui décrivent la diffusion du lexème orientent notre attention vers Montréal : si seulement 57% des enquêtés connaissent *lousse*, 51% d'entre eux déclarent qu'il est connu de tous les francophones du Canada. Ce fait indique qu'à Montréal, il y a deux groupes de jeunes strictement délimités. Le premier groupe est représenté par ceux qui le connaissent et qui sont persuadés que les autres francophones le connaissent également. Le second groupe est représenté par ceux qui ne l'ont pas croisé et qui ne le connaissent pas. L'existence du second groupe est probablement due au fait que *lousse* s'est adapté au français à un tel point que sa forme graphique opacifie l'emprunt et certains enquêtés ne l'auraient pas reconnu³⁵¹. Cet antipode survenu à Montréal ne peut pas non plus être expliqué à l'aide des groupes linguistiques : seuls les allophones le connaissent moins que les anglophones et les francophones. Cependant, l'écart entre les résultats des trois groupes linguistiques n'est pas remarquable et n'explique pas ainsi cette dichotomie dans la diffusion du lexème parmi les jeunes Montréalais.

Skill est géographiquement homogène. Il est connu par plus de 83% (à Gatineau même par 98%) des adolescents. Même s'il devient déjà légèrement familier, il peut toujours être qualifié comme identitaire. Nous pouvons constater que *skill* est bien connu de tous les milieux étudiés.

Job est géographiquement homogène. Il est bien implanté dans le français du Canada : plus de 82% des enquêtés l'utilisent activement. Il n'est pas identitaire pour les adolescents mais le genre féminin est identitaire pour le Canada francophone³⁵².

Contrairement à l'hypothèse de Christian Dufour, dont les idées ont été présentées dans le chapitre 1.3, *job* est utilisé davantage par les locuteurs unilingues et la création des « anticorps³⁵³ » est inactive dans ce cas-là. Ainsi, nous pouvons

351 Nous ne supportons pas cette argumentation avec certitude car si *lousse* était vraiment aussi bien implanté dans le vocabulaire comme les pourcentages du premier groupe le déclarent, les enquêtés du second groupe l'auraient quand même reconnu et auraient choisi l'option « connaissance passive » au lieu de « aucune connaissance ».

352 Rappelons qu'au Canada, on dit plutôt **une** job, tandis qu'en France, on dit **un** job (par exemple : Isajlovic Renata & Martin Isabelle, *op.cit.*, p. 243).

353 Expression utilisée par Christian Dufour.

en conclure que la résistance contre un anglicisme s'affaiblit au fur et à mesure du niveau de la profondeur de son implantation.

Job est un anglicisme bien implanté dans le français au Québec. Il se trouve dans les dictionnaires du français québécois et son emploi est déjà familier. Il est connu de tous les participants à l'enquête, que ce soit de manière active ou passive.

Noob est un anglicisme géographiquement homogène. Comme cet anglicisme était assez récent au moment de la passation des questionnaires, les analyses ont montré que sa connaissance parmi les adolescents était limitée à l'époque. Il est identitaire pour les jeunes ce qui se ressent le plus à Gatineau, le moins à Québec.

L'observation des résultats de l'analyse de *noob* mène vers la réflexion sur son statut en anglais et en français. Le fait que les anglophones (47%³⁵⁴) et les allophones (51%) utilisent *noob* avec un aspect identitaire et plus activement que les locuteurs francophones (37%), prouve que *noob* était identitaire en anglais avant de passer en français. Le passage en français s'est déroulé tout en gardant ce caractère identitaire.

L'analyse de l'échantillon des anglicismes choisi pour notre questionnaire a confirmé que certains mots anglais ont une place stable en français québécois, p.ex. *job* « travail », constituant ainsi une base d'anglicismes communs à tous les locuteurs en général. D'un autre côté, certains mots anglais ne sont propres qu'à un groupe social spécifique. Pour les adolescents, citons comme exemple *noob* « débutant ». Cependant, l'emploi de toutes sortes d'anglicismes dépend, à côté des facteurs diachronique, diatopique et diastratique, du facteur diaphasique.

Conformément à notre corpus et à l'application du critère diatopique, nous pouvons conclure que l'éventail des anglicismes communs et fréquemment utilisés par les adolescents québécois est limité ; l'éventail des anglicismes communs d'utilisation récente est presque inexistant. Dans notre corpus, *skill* est le seul anglicisme commun qui est fréquent et récent à la fois.

L'application du facteur diaphasique sur un lexème commun à plusieurs milieux sociolinguistiques ne signifie pas nécessairement une diversification des données. Par contre, le facteur diatopique joue un rôle essentiel.

Les anglicismes *lousse* et *noob* sont un exemple du fait que le langage des adolescents francophones au Québec témoigne de certaines divergences. Entre autres, il y a des nuances dans la connaissance active, la situation d'utilisation et l'attitude vers la diffusion des lexèmes.

354 La moyenne du pourcentage de l'ensemble des enquêtés de Gatineau, de Montréal, de Québec et de Saint-Gabriel-de-Valcartier.

La connaissance passive d'un anglicisme empêche son classement exact dans les catégories proposées dans le questionnaire telles que les enjeux situationnels, la durée de la présence de l'anglicisme dans le français québécois et même sa signification (cette conclusion est basée sur l'analyse des déclarations des jeunes sur l'anglicisme *deadline*).

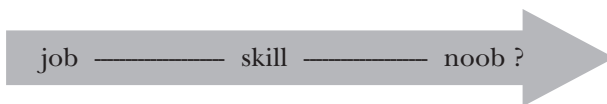
Le cas de *noob* a incité une réflexion sur les modalités d'implantation des anglicismes dans le français québécois. Il ressort ainsi pour les anglicismes de type *noob* que l'implantation de nouveaux anglicismes, propres à un groupe spécifique, se produit d'une manière non uniforme. D'un autre côté, il existe des anglicismes identitaires diffusés d'une manière proportionnée. *Skill* est un exemple de ce groupe d'anglicismes.

Finalement, l'étude de l'anglicisme *job* a clairement montrée que l'implantation des anglicismes de type *job*, à savoir des anglicismes déjà entrés dans l'usage familier, se produit sur tout le territoire étudié.

Les résultats de l'analyse ne confirment pas l'hypothèse que la corrélation entre l'unilinguisme et une implantation moins aiguë des anglicismes est dépendante du statut identitaire du lexème.

Il résulte de la synthèse de l'information intégrale sur les déclarations des connaissances de notre échantillon des anglicismes, que le facteur du milieu familial (unilingue *vs* plurilingue) a pourtant une certaine influence sur l'emploi actif et la diffusion du vocabulaire anglais.

À partir des exemples d'un anglicisme déjà enraciné, d'un anglicisme identitaire largement diffusé et d'un anglicisme récent, la probabilité et le processus d'implantation dans le français québécois peuvent être visualisés sur la flèche temporelle de manière suivante :



Cette flèche incite à la réflexion : *Quelle est la relation entre les tendances identitaires et l'évolution intergénérationnelle ?* Pour pouvoir répondre à cette question, il serait nécessaire de mener la même recherche quelques années plus tard auprès de « nouveaux » adolescents et auprès des mêmes enquêtés qui ont participé à l'enquête en 2012 et en 2013.